

## Éternité reconquise sur le temps

Martine Audet, *Les tables*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 64 p., 13,95 \$.

Denise Brassard, *Les meurtrières de l'espoir*, Montréal, Trait d'union, 2001, 124 p., 17,95 \$.

Agnès Whitfield, *Et si les Sirènes ne chantaient plus*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 102 p., 10\$.

Jocelyne Felx

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2002). Compte rendu de [Éternité reconquise sur le temps / Martine Audet, *Les tables*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 64 p., 13,95 \$. / Denise Brassard, *Les meurtrières de l'espoir*, Montréal, Trait d'union, 2001, 124 p., 17,95 \$. / Agnès Whitfield, *Et si les Sirènes ne chantaient plus*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 102 p., 10\$.] *Lettres québécoises*, (106), 33-34.

Martine Audet, *Les tables*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 64 p., 13,95 \$.

Denise Brassard, *Les meurtrières de l'espoir*, Montréal, Trait d'union, 2001, 124 p., 17,95 \$.

Agnès Whitfield, *Et si les Sirènes ne chantaient plus*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 102 p., 10 \$.

# Éternité reconquise sur le temps

POÉSIE  
Jocelyne Felx

*Quand les œuvres élisent les images au lieu des faits.*



**P**ORTÉS OU NON PAR LES IMAGES, LES POÈTES cherchent une vérité essentielle en posant un regard oblique sur la réalité. Le poète anglais Robert Frost notait que la poésie était le seul chemin permettant de dire une chose et d'en signifier une autre.

## La table dressée

Martine Audet fait un usage magnifié de la langue. Sous l'influence du féminisme, du romanesque et de l'intimisme, la poésie québécoise avait tranquillement fait dévier le vers, le vocabulaire et la grammaire du poème vers la prose et la langue quotidienne. Or, la poésie actuelle hésite entre un certain réalisme intimiste, baroque ou expressionniste, et une certaine dimension éthérée du poème. Comme un petit nombre de poètes, Martine Audet publie des œuvres qui résistent pudiquement au décryptage et qui découragent toute lecture rapide. Les lectures successives de ses livres *Orbites* et *Les tables* ne dévoilent pas tous les arcanes du texte. Insaisissable comme la magie ou les miracles, la poésie de Martine Audet fait la part belle au silence bruisant et aux rapports analogiques. Elle se tient dans le mouvement de l'effacement qui, paradoxalement, libère une captivante présence.



Dans *Les tables*, son dernier recueil, le propos est ciblé et non disparate. Le découpage du texte donne du poids à chaque vers et les blancs leur confèrent cette hésitation qui exprime la recherche. Audet occulte le caractère référentiel de la langue au moyen d'images dont certaines sont voulues répétitives. Elle revisite des signes poétiques dont la poéticité est reconnue, tels la main, l'oiseau, le vent, l'arbre, l'œil, l'étoile et la rose. Ce faisant, c'est à l'enseigne d'une certaine tradition poétique qui a recours à des métaphores prises dans le règne de la nature, estimé plus poétique, que la poète se pose à l'écart du monde. Dans *Les tables*, si de courts vers gravitent autour des mots « pain », « mots », « cœur » et « main », en revanche, un objet concret se fait omniprésent : la table. Au singulier, celle-ci métaphorise « le faire » de la création poétique :

*Je m'attarde à la table  
qui nourrit (p. 20)*

*La table vive des mots  
irradie (p. 22)*

*d'une image plus exacte  
nous ferions du pain (p. 23)*

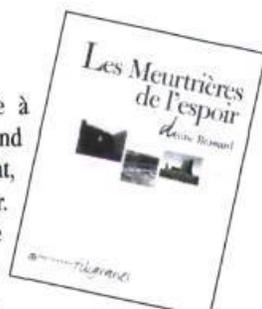
En retrait, dans l'absolu du poème, Audet résume assez finement le caractère initiatique de la création à travers l'énumération de dix épreuves : nudité, proximité, immobilité, équilibre, clandestinité, étrangeté, aveuglement, éblouissement, nécessité et imprévisibilité. Elle fait la preuve qu'il n'y a pas de plaisir en poésie sans résistance initiale – sans ce temps de l'ap-provisionnement de la forme.

Enfin, beau défi à la redondance, au pluriel, le mot « table » est son propre antonyme. Il signifie, pour paraphraser Audet, la table renversée et profanée quand « le pain redevient nos hâtes / redevient nos pierres » (p. 17). Pierres et hâtes, dans ce passage, sont astucieusement rendues homologues par leur position et témoignent de l'encombrement de la lumière et de la « tranquille diminution du ciel » (p. 26) quand les contingences et « la vie devenue imbécile » (p. 53) prennent le dessus.

Audet confronte donc le ton le plus nu et le plus riche, la blanche austérité et la somptuosité d'un sens enveloppé de nuit. La tradition déplacée de quelques degrés étonne. Voilà la leçon de cette table richement dressée !

## L'enfance dérobée

*Les meurtrières de l'espoir* est une œuvre à saveur autobiographique. Le sujet excentré attend d'autrui le droit d'exister. Pourtant, le plus souvent, autrui ne se manifeste que pour le lui enlever. Denise Brassard, dans son dernier recueil, a le sens de l'organisation, du bâti, de la construction littéraire. Elle ne se laisse pas aller au jeu chaotique d'une mémoire qu'elle aurait entièrement débridée. Elle nous livre, au contraire, des propos mûris plus que des humeurs mettant en relief une enfance triste, privée d'amour. Déjà, des œuvres de Rachel Leclerc (*Les vies frontalières*, *Les rabatteurs d'étoiles*) et de Suzanne Jacob (*La part de feu*) évoquaient ce sujet. Dans *Les cendres bleues*, Jean-Paul Daoust décrivait aussi son enfance déchirée par son amour porté à un pédophile. À des degrés divers, ces œuvres sont travaillées par la tentation romanesque. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, en France et aux États-Unis, des romanciers inventaient des personnages de fillettes et de garçonnetts négligés. Alors, *Oliver Twist*, *Cosette* et *Tom Sawyer*, reprenant le flambeau du *Petit Poucet* ou de la *Petite Fille aux allumettes*, relayaient une longue liste de petits héros maltraités qui s'étire à l'infini jusqu'à *Harry Potter*, en passant, bien sûr, par *Matilda*, de *Roald Dahl*.



Denise Brassard

La petite fille de Denise Brassard appartient à une famille nombreuse et souffre d'un manque d'espace et d'attention. Elle envie Sophie, son château, sa famille, ses cousins, ses amis, ses cadeaux, ses jeux, ses animaux et ses poupées :

*Elles avaient goût de fruits, les pages de la comtesse, fraises, cerises, cassis, voyelles rouges des prénoms lointains et familiers des petites filles modèles et des amours d'enfants. Matinées chapardées à la horde bruyante, blotties dans la pénombre de la tente, beures vertes, phrases pulpeuses gorgées de bonheur tranquille et à portée de voix, ce siècle révolu qui t'allait mieux que le tien. (p. 102)*

Le sujet du recueil, c'est évidemment la colère, profonde, inaltérable de l'enfant, parce qu'elle se conjugue avec impuissance et frustration. Mais Brassard se retient de sombrer dans le discours destructeur, même si le

passé laisse en elle un paysage miné : « il manquera de ciel dans mon sang je le sais » (p. 117). Le titre du recueil, qui s'appuie sur les acceptions du mot « meurtrière », nous paraît incendiaire à tort :

*un pied devant l'autre  
l'espoir perce ses meurtrières  
dans le sillage des mains ouvertes  
le sang fuse  
sur la table des naissances  
flotte un parfum de chair séchée  
son ombre multipliée  
s'épuise à remonter le doute jusqu'à l'absence* (p. 42)

La chair qui se transforme ici en accouchement va tomber dans le doute et l'absence. Les connotations guerrières du mot « meurtrière » (assassin, ouverture d'un mur de fortification) témoignent d'un univers où l'enfance est bafouée, son « ombre multipliée ». Dans ce recueil, le caractère référentiel de la langue multiplie les détails, des naissances aux deuils, en passant par les lieux. Brassard fait ainsi fonctionner le refoulé, les peurs et les pulsions à travers la variation et la multiplicité mimétique. L'interaction du besoin inconscient de dire et de la résistance est attestée dans les sections narratives titrées « artefacts ». Ainsi, la poésie de Brassard refuse de sombrer dans un « indicible » sans bords, comme celle de Martine Audet. Son esthétisme consiste à maintenir une signification énigmatique offrant la dialectique de deux fonctionnements hétérogènes, narration et versification, qui sont réciproquement et inséparablement des conditions l'un pour l'autre. Ce rapport est exceptionnellement efficace. Les relations entre société, voire les rapports de force, de domination, de reproduction, de violence symbolique, et poésie prennent une résonance singulièrement maîtrisée.

## L'eau amoureuse

Difficile d'adhérer pleinement à *Et si les Sirènes ne chantaient plus* d'Agnès Whitfield. La poète se complait dans un symbolisme suranné. Il y a dans ce livre qui gravite autour du thème du désir un côté fabriqué qui lasse. Les mots « sirène », « Orphée », « marin », « cendres » et « limbes », et leurs variantes, paraissent omniprésents. Ils expriment les bavures du couple qui s'effiloche, avec ce que cela suppose de doutes. L'emploi généralisé du conditionnel me semble bien peu poétique ici. Le mot « marin », au vocatif, émaille le texte entier et devient redondant. De plus, la collocation Orphée-sirène se superpose çà et là à un hypogramme familier : l'image stéréotypée de la séduction et de la mort :

*comme si jamais plus Orphée  
ne reprenait ses ailes  
ni ma voix ne survolait nos landes* (p. 23)

*où la sirène serait-elle pour toujours  
par la mer condamnée  
comme Orphée  
auprès des limbes* (p. 69)

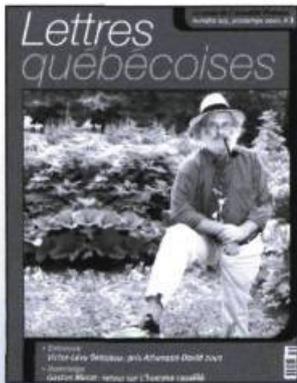
Cependant, *a contrario*, c'est le silence des sirènes qui entraîne la mort. L'amante, comme Eurydice, s'éloigne de l'aimé. La chambre-vaisseau heurte la rive, la libido refroidit, le charme érotique se rompt : « Pourquoi marin / serait-ce toujours / sur la rive / que se heurte la cale » (p. 93).

Ce livre sur le désir et la mort transpose en langage figuré une relation amoureuse. À cette longue métaphore filée manquent fraîcheur et originalité. Le précédent recueil poétique d'Agnès Whitfield, teinté de finesse et d'humour, m'avait davantage plu.

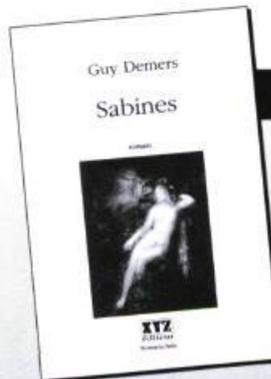


**Agnès Whitfield**

## Lettres québécoises la revue de l'actualité littéraire



- **Entrevue**  
Victor-Lévy Beaulieu
- **Hommage**  
Gaston Miron



**Recevez en prime**

**Sabines**  
de Guy Demers  
**Prix Elle Québec 2000**  
(valeur 25 \$) avec un abonnement  
d'un an à *Lettres québécoises*

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)	2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)	3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)
<b>Individu</b> Canada 20 \$ Étranger 25 \$	<b>Individu</b> Canada 35 \$ Étranger 45 \$	<b>Individu</b> Canada 50 \$ Étranger 70 \$
<b>Institution</b> Canada 25 \$ Étranger 30 \$	<b>Institution</b> Canada 45 \$ Étranger 55 \$	<b>Institution</b> Canada 70 \$ Étranger 80 \$

NOM : \_\_\_\_\_  
 ADRESSE : \_\_\_\_\_  
 VILLE : \_\_\_\_\_  
 CODE POSTAL : \_\_\_\_\_ TÉL. : \_\_\_\_\_  
 CI-JOINT :  CHÈQUE     
 NO : \_\_\_\_\_ EXP. : \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_  
 SIGNATURE : \_\_\_\_\_ DATE : \_\_\_\_\_

105

**RETOURNER À : LETTRES QUÉBÉCOISES**

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
 Téléphone : (514) 525.95.18 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : xzyed@mblink.net